

HISTOIRES INVRAISEMBLABLES

Vous connaissez la célèbre proposition de Rousseau :

S'il vous suffisait d'étendre le doigt pour qu'un mandarin puissamment riche meure en Chine, et que vous héritiez de ce mandarin, êtes vous certain que vous n'étendriez pas le doigt ?

En écrivant cette phrase, Rousseau ne se doutait guère qu'elle tuerait un homme à Paris, le 2 mars 1875. L'histoire est des plus curieuses et la voici :

Il y a quelques mois habitait, 42, rue Lacépède, un jeune homme nommé Henri de Lacroix. Il appartenait à une excellente famille, mais était absolument sans le sou. La misère, succédant à une opulence relative, lui avait un peu dérangé le cerveau, et ses amis le surprirent plusieurs fois divaguant.

Un jour qu'il lisait Rousseau, la fameuse phrase lui frappa l'esprit. Toute la journée il la roula dans sa tête, et malgré lui, cette idée lui revenait toujours :

—Si j'étendais le doigt et que cela suffit pour tuer mon oncle et son fils, je serais riche, très-riche.

La nuit, l'idée devint encore plus obsédante, et, dans une sorte d'allucination, il finit par tendre le bras vers les photographies de son oncle et de son cousin, en s'écriant :

—Qu'ils meurent donc, et que j'hérite d'eux !

Un étrange hasard fit que quinze jours après, l'oncle et le cousin mouraient de la fièvre typhoïde à quatre jours de date, et M. de Lacroix hérita.

Pendant les premiers temps, grisé en quelque sorte par sa nouvelle fortune, il ne regretta rien. Puis, un jour, le remords s'éveilla dans son esprit affaibli, et, très convaincu qu'il était un assassin, il se prit à avoir des hallucinations effroyables.

Cela dura six mois. Il se relevait la nuit et courait en chemise dans son appartement où, de tous les coins, il entendait des voix lui dire :

—Tu nous a tués ! Tu nous a tués !

Il finit même par se persuader que ces voix sortaient spécialement d'un vieux code que feuilletait souvent son oncle, ancien magi-trat.

Il y a huit jours, devenu complètement fou, il est arrivé chez le commandant de police de son quartier, demandant qu'on l'arrêtât, et disant qu'il aimait mieux la guillotine qu'un vie pareille.

On l'a envoyé à l'asile d'aliénés de la Ville Evrard, et le malheureux y est mort hier.

M. Berger, domicilié, 12, Rue Torricelli, avait épousé, il y a une dizaine d'années, l'aînée de deux sœurs dont la cadette était restée en pension à Pau.

En 1867, il perdait sa femme qu'il adorait. Sa douleur paraissait à nos plaisants invraisemblable. Il refusa de déménager, passant la vie dans la chambre où était morte sa femme. Rien n'avait été changé dans cette chambre.

En pleine lumière brillait le portrait de la morte.

Hier, on sonne à la porte de M. Berger, dont la bonne était absente. Il va ouvrir lui-même. Qui entre ? Une jeune femme, qui, levant son voile, lui demande :

—Me reconnaissez-vous ?

—Madame ! s'écrie-t-il.

Et le voilà qui s'élançe, puis soudain, reculant :

—Non ! non ! Elle est morte ! A la revenante ! A la revenante !

La jeune femme, inquiète, s'approche de lui pour le rassurer, lui expliquer qu'elle est sa petite belle-sœur, devenue grande, et arrivée la veille à Paris.

—Non ! non ! Au secours ! s'écrie-t-il... Et il tombe raide mort !

Ne croyez pas, surtout, que la terrifiante histoire que voici soit inventée à plaisir. Elle est aussi véridique qu'affreuse, et elle s'est passée à Paris.

Rue l'Allemagne demeurait un pauvre diable d'ouvrier cordonnier, du nom de Gérard Athomé. Tout récemment il avait perdu sa femme, et cela lui avait donné un grand coup de cœur. Quatre enfants lui restaient dont l'aîné avait à peine six ans. Il fallait travailler pour faire manger tout son petit monde : Gérard renfonça sa douleur dans le plus profond de son cœur, pour n'ouvrir la case au désespoir qu'aux heures de repos, et se mit à gagner laborieusement et péniblement la vie de sa famille.

Les premiers temps on mangea à peu près régulièrement. Puis le père fut frappé de paralysie partielle ; et ses mains ne purent plus tenir les outils que d'une façon intermittente.

La misère vint, effroyable, hideuse, implacable ! la misère avec la faim qui blémisssait les petites joues et torturait les estomacs d'enfants. Le père lutta, puis le courage partit, et il se dit que mieux valait mourir ; après lui quelqu'un s'occuperait sans doute de ses orphelins. Et pour attirer davantage l'attention sur eux il résolut de trouver un suicide tellement effroyable que les journaux le racontassent en grand détail.

Il l'a, pardieu, trouvé ! Lisez plutôt.

Il appela son fils aîné, celui qui a six ans.

—Petit, lui dit-il, tu as souvent envie de jouer avec ce pistolet ?

Et il lui montrait un vieux pistolet du siège.

—Oh ! oui, papa !

—Eh bien, ajouta-t-il d'une voix sombre, petit, nous allons jouer avec.

Il prit l'arme, la chargea à balle, et la donnant à l'enfant :

—Regarde bien, lui dit-il... Je vais me mettre à genoux devant toi... tu vas me viser bien entre les deux yeux, puis tu presseras la détente, comme un petit homme qui tire son premier coup de pistolet. Tu verras comme c'est amusant.

Et péniblement, à cause de sa paralysie, il se mit à genoux devant son fils.

—Vise bien, dans la tête entre les deux yeux, reprit-il... Mais d'abord, viens m'embrasser.

L'enfant, interdit, mais séduit par la nouveauté du jeu, embrassa son père, l'ajusta et fit feu.

Gérard Athomé tomba à la renverse, foudroyé. Le pauvre petit parricide, en voyant son père tout sanglant, jeta un cri affreux, lâcha son pistolet et courut dehors en pleurant...

On arriva, voyez quel spectacle ! L'enfant est comme frappé de la foudre depuis ce moment-là.

Inutile de dire que nous recommandons énergiquement les pauvres orphelins à la générosité de nos lecteurs.

Le jardin d'acclimatation à Paris a reçu récemment un chimpanzé que son propriétaire vient de rapporter de la côte d'Afrique, et qui mérite d'exciter une certaine curiosité comme vous allez voir.

Tombouctou, c'est son nom, mesure un mètre 20 de taille, est parfaitement apprivoisé, et d'une très-grande douceur. Du temps que son maître, M. Capart, habitait Sierra-Leone, il remplissait dans la maison l'office d'un véritable domestique, saluant les visiteurs, leur ouvrant la porte, les conduisant et leur tendant leur chapeau.

On s'embarqua pour la France. Les premiers jours, Tombouctou fut horriblement malade, mais il se remit vite, et au bout d'une huitaine, il passait son temps sur le pont, gambadant dans les agrès. C'était l'ami des matelots.

Le 7 février dernier, comme le navire entra dans le golfe de Gascogne, un cri de terreur, d'angoisse folle, retentit tout à coup sur le pont. Ce cri, c'était Mme Capart qui l'avait poussé.

Son mari, le capitaine, ses domestiques accoururent et la trouvèrent debout, le dos appuyé contre le bastingage, la figure livide et convulsée, les yeux hagards.

—Là... là... là !

Et sans pouvoir tirer d'autres sons de sa gorge, elle désignait le haut du grand mât.

Tombouctou y était gravement assis sur la verge de catatois, tenant entre ses bras l'enfant de Mme Capart, un bébé de huit mois, et le berçant comme il l'avait vu faire à la mère. De temps en temps avec sa patte, il lui administrait une petite claque sur la joue, puis se remettait à le bercer.

Cela dura une demi-minute peut-être, puis tandis que tous les yeux de l'équipage effaré étaient fixés sur lui, il exécuta une cabriole prodigieuse, descendit un instant sur les galhaubans, et s'accrochant par la queue à la vergue de hune, se balança avec son fardeau.

La mère jeta un cri étranglé, mais le capitaine lui posa précipitamment la main sur la bouche :

—Taisez vous !... si vous lui faites peur, il va lâcher l'enfant !

Cependant le singe avait cessé de se balancer, et dégringolait le long du mât de hune.

Un violent coup de mer survint à ce moment. Le singe lâcha le mât et tomba. Avec une adresse inouïe, il se rattrapa d'une main à une corde, sauta sur une échelle, et... fut d'un bond sur le pont.

Mme Capart tomba évanouie sur le pont comme on lui tendait son enfant sain et sauf, et plutôt très-étonné qu'effrayé de la terrifiante aventure dont il venait d'être le héros.

Si vous allez voir Tombouctou, ne laissez pas vos bébés à sa portée.

LE VOLEUR ET LE SQUELETTE.—Un squelette dans une armoire ne constitue pas en général un ornement d'une gaieté folle. Une plaisante histoire, arrivée à un médecin de Greensburg, et rapportée par le *Philadelphia Times*, montre que cela peut avoir une sérieuse utilité.

Un voleur s'introduisit dans le cabinet d'un docteur, ouvrit l'armoire pendant que son camarade travaillait dans un autre coin avait une lanterne sourde, et, tâtonnant, plaça sa main entre les mâchoires d'un squelette ; les mâchoires étaient adaptées au moyen d'un ressort maintenu ouvert par un fil ; le fil, se brisant par l'introduction de la main, celle-ci fut prise entre les mâchoires que le ressort avait refermées.

Tout saisi, le voleur laissa échapper un cri ; son compagnon se retournant alors avec sa lanterne, il put voir sa main dans la bouche d'un hideux squelette ; il fut alors pris d'une telle frayeur, qu'il s'évanouit et tomba insensible sur le parquet, entraînant dans sa chute le squelette qui se coucha sur lui ; cette chute fit un tel tapage que le compagnon jugea immédiatement prudent de filer.

Le médecin, réveillé par tout ce bruit, accourant dans son cabinet, put rire à son aise de ce spectacle fantastique, tout en portant secours au pauvre voleur qui, sans doute, privera désormais la profession médicale de ses visites intéressées.

LES FRAISES

Le privilège qu'a eu de tout temps la fraise d'être chantée par les poètes, se justifie par les qualités qui la distinguent entre tous les fruits :

Couleur éclatante, saveur exquise, arôme délicieux.

La fraise flatte à la fois la vue, le goût et l'odorat.

Son séjour de prédilection au milieu des bois et son apparition dès les premiers jours du printemps, ont encore dû ajouter aux charmes dont l'imagination des poètes bucoliques l'a entourée.

Zimmermann disait que l'odorat était le sens de l'imagination, la source des sensations les plus délicates.

Aussi le parfum éthéré qui s'exhale de la fraise n'est-il pas un des attributs les moins délectables de ce fruit.

La fraise a été le mets de prédilection d'un grand nombre de personnages.

Le goût de Louis XIV pour ce fruit appartient pour ainsi dire à l'histoire.

En housiasmé des produits magnifiques obtenus par La Quintinie dans les potagers de Versailles—ce jardinier célèbre est le premier qui ait cultivé méthodiquement la fraise des bois—le grand roi s'était pris de passion pour la fraise.

« Il s'en crevait, » pour nous servir de l'expression de l'époque, lorsqu'à d'Aquin, qui n'avait encore osé adresser à son illustre client que de timides remontrances, succéda le redoutable Fagon.

Par ordonnance de ce médecin, le « globe savoureux » fut impitoyablement banni de la table royale en 1708.

Mais Louis XIV avait assisté aux comédies de Molière. Il était un peu sceptique à l'endroit de la médecine. L'exil du fruit favori fut de courte durée.

Fagon fut obligé de fulminer de nouveau contre les fraises en 1710 et de renouveler son anathème l'année suivante.

Peu de mets, du reste, trouvaient grâce devant lui.

Si l'on parcourt le bulletin qu'il dressait chaque jour de la santé de son client, on le voit condamner le poisson, tonner contre les huîtres, proscrire les salades, faire la guerre aux petits pois, sévir contre les confitures, flétrir les ragoûts et pourchasser les perdreaux.

Ce déploiement de rigueur est d'un comique achevé, surtout si l'on se rappelle que c'est ce même Fagon qui, déclamant un jour devant une nombreuse assemblée contre l'usage de la « poudre de Nicot, » termina sa péroraison en aspirant bruyamment et avec sensualité une prise de tabac d'Espagne.

La fraise, au point de vue hygiénique, est un aliment sain et facile à digérer, car elle se compose d'une pulpe légère, poreuse et fondante.

Elle est d'autant plus digestible qu'elle est plus parfumée et plus sucrée.

Sous ce rapport, la fraise des bois est beaucoup plus facilement acceptée de l'estomac que la plupart des variétés obtenues par l'horticulture moderne.

Notons en passant que, pour avoir des fraises savoureuses, il ne faut les cueillir ni le matin ni le soir. On a remarqué que les fraises récoltées vers midi avaient le goût plus exquis qu'à toute autre époque de la journée.

Ce fait, qui peut paraître singulier, trouve son explication dans cette particularité physiologique que les différentes heures du jour ou de la nuit ont une influence bien marquée sur le développement de l'arôme des végétaux.

Certaines plantes n'exhalent leur parfum qu'à des heures déterminées.

On a cité comme curiosité les fleurs du *cereus grandiflorus* qui émettent leur odeur par intermittences, en envoyant une